

Actas do XIX Congreso Internacional
de Lingüística e Filoloxía Románicas

Universidade de Santiago de Compostela, 1989

Publicadas por Ramón Lorenzo

III

Lingüística Pragmática e Sociolingüística

FUNDACIÓN "PEDRO BARRIÉ DE LA MAZA, CONDE DE FENOSA"

A CORUÑA, 1992

Approche de la diglossie dans une communauté dialectophone insulaire d'oïl: Noirmoutier (Vendée)

Jean Léo Léonard

(Université de Toulouse-le-Mirail)

À Dominique Corbrejand

Ma principale question sera: comment et pourquoi en 1989 des communautés rurales ont encore la puissance de demeurer dialectophones, non seulement dans le contexte d'un pays industrialisé comme la France, mais qui plus est, à contre-courant du mouvement historique qui devait aboutir à un dramatique achèvement de la pression ethnocidaire¹ de nos sociétés occidentales par la disparition totale des langues historiques: "parlers régionaux" et "patois" dans le cadre français?

La thèse soutenue ici sera que si les langues minorées et le phénomène diglossique persistent, c'est que ce dernier est réinvesti, fonctionnalisé par les sociétés locales dans des réseaux de conflits et d'enjeux locaux. Le fait mérite d'être examiné de près, à partir d'exemples concrets, dans la mesure où il est susceptible de bloquer les actions en faveur de la renaissance des langues historiques.

Je partirai donc d'une base empirique, en présentant dans ses grandes lignes un cas poitevin: la situation diglossique de l'île de Noirmoutier, minuscule île de l'Atlantique reliée au "continent" distant de quelques centaines de mètres par un passage à gué, le Gois, et, depuis 1971, par un pont.

Ce microcosme connu des archives historiques comme un ancien centre de production salicole, et comme l'ultime avancée sur l'océan des déficheurs des marais du Poitou², ce microcosme jadis constitué de sociétés de paysans, paysans-pêcheurs et sauniers participant tous d'une intense polyactivité dans l'exploitation des ressources d'un écosystème de terres à blé et à pommes-de-terre, d'estran et de fonds marins abondants, ce microcosme est aujourd'hui devenu un site touristique du littoral du Centre et Sud-Ouest. De l'état passé, encore maintenu dans ses grands traits structurels avant 1914, il ne reste plus qu'un espace mémoriel, et les acti-

viés en constante restructuration du secteur primaire, qui emploient principalement une population âgée de plus de quarante ans. Ce fragment d'humanité historique, jadis maîtresse d'un écosystème devenu désormais historique, et dotée encore aujourd'hui d'une langue historique, le poitevin, présente un cas de figure susceptible d'intéresser les sciences humaines dans une perspective interdisciplinaire à la recherche des processus de co-variation spatiale et sociale de la dimension sémiotique (champs de la dialectologie et de la sociolinguistique).

L'examen de cette minuscule communauté insulaire pose en outre au sociolinguiste des questions simples, triviales, mais indispensables pour quiconque se préoccupe d'écologie linguistique, problématique dont on ne peut plus nier la formidable importance à l'heure présente, dans le courant d'éveil planétaire d'une "conscience écologique", où une sociolinguistique proche du sujet humain a tout son avenir².

Questions élémentaires telles que: pourquoi les situations diglossiques sont-elles à la fois multiformes et récurrentes? Quels sont les mécanismes de variation, dispersion, régression, concentration, transformation du phénomène diglossique dans l'expérience historique des communautés? Pourquoi et comment les langues minorées peuvent-elles subsister aujourd'hui, en dépit de toutes les prévisions successives d'annihilation des "langues ethniques"?

Contrairement à ce que cette entrée en matière pourrait laisser attendre, je n'entends aucunement me lancer dans une quelconque tentative de discussion théorique. Je proposerai au contraire des faits, et avant tout des faits tirés de la situation diglossique entre variété d'Orléans poitevine et variété d'Orléans standard dans ce minuscule point du territoire diglossique français⁴.

J'avancerai deux hypothèses qui serviront de cadre de travail:

1°. La diglossie dans le contexte rural européen n'est pas seulement un fait imposé par l'Histoire, les décisions de l'État ou de tout autre agent. Elle n'est pas seulement un *phénomène subi*, mais un *enjeu utilisé*, réinvesti par les acteurs locaux dans leurs représentations psycho-sociales. On pourrait formuler la chose en ces termes: la langue ne se perd pas dans le conflit des histoires (locale et étatique); elle se régule dans une distribution du pouvoir et des fonctions socio-opérationnelles, et régule le social dans des procédures d'exclusion-inclusion des acteurs en présence à l'intérieur de la situation diglossique.

2°. La situation diglossique ainsi que la variation linguistique observables en chaque communauté linguistique ne sont que des composantes parmi d'autres, d'ordre sémiotique, de l'expérience historique de la société

locale. Pour parvenir à une sociolinguistique perspicace et efficace, il est donc nécessaire d'opter pour un réalisme empirique, pour une approche multidimensionnelle de la construction symbolique locale, définie comme l'ensemble des représentations d'ordre éthique, psycho-social et spirituel des acteurs sociaux.

Je présenterai donc successivement le contexte insulaire de la communauté étudiée, et la confrontation de cette société rurale insulaire à une implantation profonde du monde urbain par le biais de l'aménagement touristique régional. Ce cadre une fois établi, j'aborderai quelques aspects de la méthodologie de terrain et de la situation diglossique locale: le sentiment chez les "aînés" d'une rupture historique entre le temps du microcosme passé et le temps présent, et la marginalisation des "cadets", qui manifeste le conflit entre l'îlien et son milieu ambiant projeté dans la "modernité". Au terme de ce survol, je reviendrai aux deux hypothèses précédentes: la diglossie comme phénomène psycho-social transformé et réactué localement dans un réseau d'inclusions et d'exclusion des acteurs sociaux.

Insularité et phénomène touristique.

L'île de Noirmoutier est une véritable île: en dépit de la proximité physique du continent, la population a vécu tout au long de son histoire une insularité réelle. Pour les gens du pays, cet espace continue d'être insulaire dans les représentations psycho-sociales. Ce critère de base nous suffira donc.

La population totalise environ 8500 habitants comprenant de nombreux retraités non originaires de l'île. La saison estivale change totalement les données socio-économiques habituelles: jusqu'à 300000 visiteurs, véritable geyser démographique de citadins consommateurs de soleil, de plage, et de produits de consommation urbaine. En 1982 on dénombrerait 5283 résidences secondaires contre 3326 résidences principales.

La population active des secteurs économiques "traditionnels" (agriculture et pêche) ou "post-traditionnels", qui est la plus susceptible de pratiquer le poitevin se répartit comme suit:

Chiffres 1984⁵:
546 marins-pêcheurs,
env. 200 agriculteurs,
194 ostréiculteurs.

S'y ajoutent plusieurs milliers de retraités du secteur primaire et les retraités "expatriés" revenus dans l'île pour prendre "leurs invalides", cad. leur retraite.

L'été les citadins envahissent entièrement l'île, occupent les résidences secondaires, les hôtels, les campings, les garages que leur louent les *fliens*⁶, et transposent le mode de vie urbain dans cet espace insulaire rural: embouteillages, culte des loisirs et de la consommation. Des milliers de jeunes affluent dans un lieu peuplé de milliers de vieux ruraux.

Durant "la saison" la plupart des *fliens* âgés non impliqués dans les activités de négoce touristique s'enferment dans le périmètre de leur foyer afin de s'isoler de la foule urbaine.

Les aménageurs polarisent une grande part de leur attention et de leurs fonds sur l'expansion de l'économie touristique, lancent des projets de construction d'aires de loisir: golfs, salles omni-sport, piscines. L'espace physique, qu'il soit arable ou à bâtir ou à programmer de projet en projet est totalement saturé, investi de conflits entre les deux sociétés: rurale et urbaine.

Or la société des *fliens* continue de participer d'un modèle identitaire propre, défini en opposition avec le monde des nantis — ceux "qui n'ont pas connu la misère" — et le monde de la ville. Le poitevin, perçu ici comme dialecte local du français par les locuteurs, est particulièrement investi d'une charge symbolique. Il régule les réseaux d'échanges de services entre pairs, d'alliance ou d'imitité, notamment de par sa fonction identificatrice: les *fliens* poitevinophones sont tous capables d'identifier rapidement un interlocuteur nouveau comme originaire de l'une ou l'autre des quatre communes, sur la base d'une compétence métalinguistique d'une grande efficacité. Ceci est rendu possible par l'étonnante diversité des parlers insulaires, qui présentent de nets contrastes diastémiques, sans doute dûs en partie à des phases de mouvements démographiques allogènes⁷.

Pourquoi donc cette communauté continue d'être dialectophone, et parvient-elle à maintenir des contrastes diastémiques en dépit du mouvement d'unification de l'aire dialectale sous la pression de la variété standard, ou "français"?

Sans doute en raison de la prégnance de la variation dialectale, et de l'opposition diglossique vis-à-vis de la variété standard, d'ordre idéologique. Du point de vue de l'écologie linguistique, on peut, en effet, poser l'hypothèse que, plus une langue est multiforme, plus son "tissu variationnel" est riche, plus cette langue saura résister à la substitution par la langue minoritaire, si l'usage de cette dernière n'est pas déjà majoritaire à l'intérieur de la communauté linguistique. Ceci en raison de la puissance de la fonction ethnodémarcatrice du dialecte⁸, elle-même réinvestie dans un réseau spatial d'inclusions-exclusions inter-communales.

Sur le terrain de la diglossie.

Quelques éléments concernant l'enquête: réalisée de 1982 à 1989 auprès d'une centaine de locuteurs dialectophones sur la base de multiples questionnaires dialectologiques, sociologiques et ethnographiques, intégralement enregistrés⁹, et surtout, entièrement conduite dans une variété dialectale de la micro-aire insulaire poitevine. Toutes les interactions verbales entre l'enquêteur et les informateurs se sont déroulées dans la langue de la communauté, non en variété standard. Ce point de détail me paraît capital, en situation diglossique d'Oïl. Il me mène à des observations et des conclusions qui correspondent peu à celles d'autres chercheurs en dialectologie d'Oïl.

Je disais plus haut qu'une communauté linguistique ne reste pas "dialectophone" par hasard. Si, à Noirmoutier il existe encore de nombreux jeunes entre 20 et 30 ans qui parlent dialecte, tandis que le discours de la majorité des informateurs âgés de plus de 40 ans affirme le contraire, par autovalorisation ("nous sommes les derniers, après nous ce sera fini"), ce n'est pas non plus par hasard. Outre la gloire du rescapé historique, reste le fait qu'on considère que toutes ces questions ne regardent pas l'enquêteur. Mieux encore: le "patois" n'est pas une affaire de jeunes. C'est une affaire d'homme, d'homme mûr, ou de vieux, une affaire d'inités "qui ont connu la misère" de l'ancien microcosme, une affaire de "mondes du pays", et tout est dit¹⁰.

Pourquoi cet effacement de la pratique dialectale des jeunes dans le discours "d'illustration identitaire" (celui qui répond aux questions des questionnaires) chez les *fliens* de plus de 40 ans?

C'est que le discours sur le "patois" n'est pas sans affinités avec d'autres discours collant de (trop?) près à la construction symbolique locale, entendue comme ensemble des comportements éthiques, langagiers, intellectuels, spirituels de la communauté. Comme exemple d'autres discours proches du tabou, je citerai la sorcellerie.

Je pense qu'il existe une analogie entre ce qu'on dit de la localisation des sorciers ("dans tel village ils sont sorciers!") et ce qu'on dit de la localisation des variétés linguistiques les plus différentielles vis-à-vis de son propre parler, ou vis-à-vis de la variété standard. Ceci est sans doute bien plus net dans d'autres régions d'Oïl où la pratique du dialecte fait moins l'objet d'un consensus. Dans cet ordre d'idée — autrement dit que tout discours est pertinent dans une première analyse —, les récits d'apparitions fantastiques, d'ensorcellement — d'ordre ethnologique — ou les récits de conflits sociaux ou familiaux, de confrontation avec les autorités ou le personnel des nombreuses administrations qui harcèlent l'autonomie du rural actif — d'ordre sociologique — présentent le plus haut intérêt pour

l'analyse sociolinguistique. On ne provoque pas ces discours avec des questionnaires, on le sait.

L'enquête sur la sorcellerie est exemplaire des stratégies de (dé)ramatisation, de dissimulation, d'atténuation, de disanciación disponibles dans le répertoire pragmatique-énonciatif des locuteurs.

William Labov affirmait que tout locuteur est représentatif de sa communauté linguistique. Il est nécessaire de rappeler si besoin est que tout discours d'un membre d'une communauté linguistique est représentatif de son positionnement diglossique — dans les situations de bilinguisme, cela va sans dire —. Que le contenu porte sur le statut des langues en conflit, sur la sorcellerie ou les pratiques religieuses, les jeunes, le sexe opposé, la modernité, la cuisine, la valeur du travail ou de l'argent, il est investi de l'identité en tant que modalité socialisée de rapport au monde propre à une communauté déterminée dans un milieu linguistique déterminé. Il importe donc d'y chercher des indices et des clés d'analyse. Parmi ces clés, ce qu'on appelle légèrement "contradictions" du discours, et que l'on attribue à une incohérence d'une conscience linguistique détournée par l'histoire, tout ce qui manifeste des paradoxes, est susceptible de nous aider à mieux comprendre les enjeux des groupes sociaux en présence.

On m'objectera avec raison que c'est là une piste hasardeuse, voire maligne: c'est la porte ouverte à toutes les extrapolations. Certes, comme toute proposition méthodologique¹¹,

Je prendrai l'exemple de ce qu'on pourrait classer à première vue comme une vulgaire conversation de café. Au cours d'une veillée entre amis à l'Épine, un menuisier de quarante ans, après avoir longuement parlé de "phénomènes inexplicables" qui se produisent la nuit dans le marais de Pré Courret — connu des folkloristes locaux comme lieu de sabbat — me dit: "Si tu as le courage, et si on veut bien t'y accompagner en pré Courret, ce que tu verras, tu pourras pas l'écrire. Tu pourras faire venir des journalistes: on te croira pas, ou on t'enfermera".

Et le même lien ajoute: "Si tu écris sur notre vie, c'est que tu ne la connais pas, parce que chez nous les vieux ne savaient pas lire ni écrire. Les gens comme nous, ils vivent, ils vivent cette vie, ils ne l'écrivent pas". Il y a là à la fois la conviction que la réalité de la culture locale est inaccessible à toute personne n'y participant pas en tant que héritier de l'expérience historique de la communauté, et l'affirmation d'une distance irréductible des manuels et ruraux aux intellectuels, et toutes gens de l'extérieur.

Le double tranchant de cette position idéologique est qu'elle n'oppose pas seulement gens du pays et gens de l'extérieur. Elle scinde la communauté insulaire en traçant une frontière irréductible entre "jeunes" et "vieux", entre moins de trente ans et plus de trente ans. C'est aussi

là que s'opère la ségrégation linguistique, et que la partie dominante de la société, celle des parents et grands parents, héritiers de maisons et de terres dans un espace saturé, comme nous l'avons vu, de conflits fonciers latents, insérés dans une néo-polyactivité ostréicole, maritime et de services dans le bâtiment, contrôle de près l'insertion des générations montantes au modèle économique et éthique local.

Pour les aînés, un jeune est digne d'être considéré comme un pair, un lien, et donc un dialectophone à part entière s'il sait survivre par lui-même, par les ressources de la terre et de la mer en cas de manque d'embauche — chasseur et pêcheur initié aux ressources naturelles de l'écosystème — et par un acharnement sans rémission au travail. Le chômage, les difficultés d'insertion socio-économiques sont les conséquences du manque de courage, de la corruption par le modèle urbain. On ne peut s'adresser comme à un pair ni considérer comme un pair un individu incapable de pêcher une poignée de palourdes sur l'estran. Le jeune doit se contenter de ce qu'on veut bien lui donner, tout comme l'lien d'autrefois se contentait de son destin.

Dans ces conditions, on comprendra qu'il ne lui est pas facilement accordé de parler "patois".

Le jeune se retrouve donc en état de dissidence culturelle. Il ne rejette pourtant pas les anciens. C'est principalement avec les matres du sol, des murs, des bateaux, des parcs à huîtres, bref, des moyens de production, cad. les parents de 40-60 ans que les jeunes sont en conflit. Cependant, le rapport de dépendance économique qui se poursuit tard, en raison de l'emploi saisonnier dans l'entreprise familiale, donne au conflit un aspect larvé. C'est souvent lors du mariage et du départ hors de la cellule familiale hiérarchique que des ruptures éclatent violemment, parfois de manière irréductible.

Or, l'enjeu de la pratique de la langue identitaire joue un rôle dans tout ceci, cristallise le conflit dans un espace symbolique. J'ajouterai qu'une raison qui pousse nombre de jeunes à endurer cette situation est un "amour du pays" auquel le discours sur les difficultés d'insertion dans la société locale fait souvent appel: "on est bien pourtant ici, dans l'lieu". Les conditions de genèse de cette attitude demanderaient un développement particulier.

On comprendra donc que dans ce cadre conflictuel interne à la communauté, une des manifestations de la dissidence culturelle des jeunes consiste précisément à parler "patois". Du point de vue de la substance variationnelle, les variétés dialectales des jeunes présentent une importante labilité. Certaines variétés visent à sur-renforcer les tendances idiosyncrasiques de la prosodie insulaire. Littéralement, du point de vue du linguiste, le locuteur d'une telle variété semble plus "parler le supra-

mental" que le poitevin de l'île. D'autres variétés en revanche présentent un plan segmental analogue à celui des "parents": la dynamique phonologique et la morphologie s'alignent sur une norme moyenne, mais la modalité ne présente plus le profil dialectal, et s'aligne sur le modèle lin. Il existe aussi le cas de figure de parlers de jeunes ne présentant des tendances évolutives prévisibles, et donc en symbiose avec le modèle linguistique des aînés. Il s'agit de jeunes parfaitement intégrés dans des communautés maritimes, jeunes pères de famille de près de quarante ans. Ces exemples illustrent mes hypothèses initiales:

- 1°. La diglossie n'est pas seulement un fait subi: du point de vue de l'encodage par la communauté ilienne, la diglossie est transformée, en particulier du point de vue du diastème. En effet, à travers la distribution verticale des rôles et des pratiques linguistiques, c'est avant la permanence de la fonction démarcative du dialecte. Cette fonction démarcative est d'ailleurs sans doute un facteur de cohésion entre des langues historiques, contrairement à l'opinion qu'on pourrait avoir. En termes d'écologie linguistique, plus une langue présente de rôles, plus elle est puissante dans son cadre pragmatique. Ceci tant en ce qui concerne le paramètre de degré de cohésion systémique, qu'en raison du rôle des communautés humaines de se démarquer (fonction identifiante).
- 2°. Il est nécessaire pour comprendre comment fonctionne active-la diglossie dans la société locale de connaître le point de vue du psycho-social qui soutient cette forme localisée de diglossie. Je veux un point de vue sur le monde.

Le discours identitaire constitue une des clés, parmi bien d'autres. Il ne faut pas rester conscient que l'image idéologique qu'on peut en tirer est déjà une interprétation de la situation en fonction des intérêts et culturels du groupe, et une justification ordonnant des séries d'actes et de comportements et d'actes entrant en combinatoires dans les pratiques langagières: le fait d'éviter de parler poitevin à ses enfants, de ne pas utiliser l'usage de la variété locale à certaines catégories de locuteurs de l'exclusive (les "pairs" participant du même modèle identitaire). Intraditions, les paradoxes du discours constituent de véritables clés pour aboutir à un décodage des motivations profondes du phénomène que tel qu'il se présente ici et maintenant, hors laboratoire.

1. Je me réfère ici à l'analyse du concept d'ethnocide développée par Pierre Clastres: cf. notamment "De l'ethnocide", in *Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Seuil, 1980, pp. 47-59; voir aussi, du même auteur, *La société contre l'État: recherches d'anthropologie politique*, Paris, Seuil, 1974.
2. V. L'approche historique et sociologique d'un marais du Sud vendéen récemment proposée par P. P. Billaut: *Marais poteries: rencontres de la terre et de l'eau*, Paris, L'Harmattan, 1984, 265 p.
3. En ce qui concerne la genèse du concept d'"écologie linguistique", v. l'ouvrage de E. Haugen. De même que l'écologie étudie le rapport de l'homme à son milieu naturel, l'écosystème, et vise à une rationalisation de l'exploitation des ressources de cet écosystème afin d'en préserver les relations d'équilibre qui le structurent en milieu viable, l'écologie linguistique s'intéresse au rapport de l'homme à sa langue comme entité culturelle structurant l'équilibre des relations entre groupes sociaux et intervenant dans l'harmonisation psycho-sociale de l'individu au milieu ambiant.
4. Cf. pour une première approche du cadre socio-opérationnel de la variation linguistique insulaire J. L. Léonard, "Hypothèses pour l'étude de la variation dialectale à Normontier", *Langage et Société* 30, 1984, pp. 61-91; id. *Démarcation linguistique, conscience de la variation dialectale et dialectologie du locuteur: approche de la conscience linguistique dans l'île de Normontier*, ronéoté, Université de Provence, 1987 (copies disponibles auprès de *Éruditions, Cahiers d'Études Poitevines*, 32 Rue de Verdun, 85000 La Roche/Yon, France).
5. I. N. S. E. E.
6. Quand ce n'est pas, à en croire certains témoignages, les flics eux-mêmes qui vont s'installer dans leur garage ou dans une dépendance le temps d'une saison afin de laisser leur domicile à des locataires de la ville. Le jeu en vaut la chandelle: une maison familiale se loue l'été entre 5000 et 10000 francs par mois. C'est aussi une des raisons de la pénurie de logements qui frappe les jeunes du pays, le revenu d'un an et demi de location étant accessible en deux mois.
7. V. J. L. Léonard, 1987, *op. cit.* V. aussi J. L. Léonard, *Variation dialectale et microcosme anthropologique: l'île de Normontier*. Thèse de doctorat "Nouveau-Régime", Université de Provence, 1990.
8. Cf. J. Ségy, "La fonction minimale du dialecte", in *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas linguistiques régionaux*, Paris, éditions du C. N. R. S., 1973, pp. 27-42; et J. Allières, "La fonction étymodémographique en linguistique", in *Actes du 11^{ème} colloque de linguistique fonctionnelle*, Clermont-Ferrand, 1975.
9. La quasi totalité du corpus (environ 200 heures d'enregistrement) est déposé à la Phonothèque Nationale, Paris, à la disposition des chercheurs: Phon. Nat., 2 rue de Louvois, 75002 Paris.
10. C'est là ce qu'on pourrait appeler la "fonction ésotérique" du dialecte.
11. Cf. P. Feyereabend (trad. fr.), *Contre la méthode: esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Seuil, 1979.